

Marathon pour un visa

Pierre Léon

Numéro 39, été 1986

Le voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léon, P. (1986). Marathon pour un visa. *Liaison*, (39), 33–35.



MARATHON POUR UN VISA

par Pierre Léon

La guerre des Malouines faisait rage. Il fallait renoncer à Buenos Aires où l'on nous attendait. L'escale à Lima devenait alors notre seul objectif. Nous décidons de passer une semaine au Pérou. Tous nos hôtels sont réservés. Nous partions en principe pour un voyage calme. Il allait en fait se transformer en marathon de l'espace.

Dans le taxi qui nous menait à l'aéroport, j'avais commencé à m'inquiéter de ce que ma femme n'ait pas avec elle son passeport français plutôt que son passeport canadien. Les journaux torontois du soir étaient pleins de titres dramatisant la guerre argentine-britannique. Dans cette aventure les latino-américains ne manqueraient pas d'associer le Canada aux anglo-saxons. Et nous allions peut-être avoir des problèmes à l'arrivée. . .

Ce soir-là, le Boeing 747 de CP AIR est presque vide au départ de Toronto. C'est le seul vol direct de la semaine pour Lima. Il poursuit ensuite sa route pour Santiago et Buenos Aires et revient immédiatement à Toronto. Nos bagages sont soigneusement fouillés, les papiers minutieusement vérifiés. Une certaine tension règne parmi le petit groupe de passagers. Je dois être le seul à avoir un passeport français. On me l'épluche tout particulièrement. Mais tout est en ordre, apparemment. Nous décollons à neuf heures du soir, comme prévu.

Dans un appareil presque vide, il s'établit tout de suite une complicité entre équipage et passagers. Ces dix heures de vol seront un peu la fête. Chaussons pour se délasser; apéritif renouvelé qui traîne; saumon fumé, filet de boeuf, vins, alcools. . . Tout cela joint à la sollicitude et aux sourires d'un équipage qui ce soir-là n'a pas beaucoup de travail. Dans cette atmosphère qui devrait être détendue pourtant, devant moi, un vieux monsieur tremblant et perpétuellement inquiet se retourne pour me répéter tous les quarts d'heure : « Je sens que tout cela est trop beau pour durer. Quelque chose va nous arriver. » Je décide de ne plus répondre que par un sourire avant de changer de place, sous prétexte d'aller plus loin me dégourdir les jambes. Je n'ai jamais eu peur en avion; la fatalité me semble y avoir un tel poids qu'il ne me paraît guère besoin de s'inquiéter. Les remarques irraisonnées du monsieur fébrile ne m'effrayaient donc pas. J'étais tout simplement toujours inquiet à la pensée du contrôle de police à notre arrivée à Lima, où la tension montait avec celle de la guerre des Malouines.

On ne change pas de fuseau horaire de Toronto à Lima, où nous atterrissons dans les temps, à sept heures du matin. C'est le petit jour. La barre des Andes, violette, se dresse tout près, contre un ciel encore rouge. On sort de l'avion où la température est douillette pour descendre sur l'aéroport

que cingle un vent froid. La plupart des passagers, et j'en suis, sont arrivés en tenue plutôt légère, et on grelotte. Il faut traverser un long bout de piste à pied pour entrer dans le hall des passagers. Il est sinistre. Notre petit groupe s'écoule très vite. Ma femme et moi sommes parmi les derniers. Je vois arriver devant nous, au contrôle de police, un Britannique. Il passe sans problème. Même chose pour ma femme avec son passeport canadien. Je tends le mien, rassuré.

— Señor, vous ne pouvez pas entrer au Pérou.

— Comment ?

— Non. Vous avez une (sic) passeport français. Il vous faut un visa.

— Mais mademoiselle, j'ai téléphoné encore cette semaine à l'Ambassade du Pérou à Ottawa et il ne fallait pas de visa pour les Français.

— Si Señor. Mais il en faut un depuis minuit, cette nuit.

Et cette charmante personne m'explique le problème dans un espagnol au rythme de mitraille, que j'ai bien du mal

à suivre. C'est tout simple, je reprends l'avion et vais chercher un visa à Montréal ou à Ottawa. Elle ajoute d'ailleurs, au milieu de mes protestations, que je n'aurai même pas le droit d'attendre ici le retour de l'appareil qui va à Buenos Aires. Je suis « persona non grata », sur le sol péruvien. Il me faut remonter immédiatement dans l'appareil et faire : Lima-Santiago-Buenos Aires-Santiago-Lima-Toronto-Montréal-Ottawa pour aller me mettre en règle. Tout cela m'apparaît de plus en plus comme une histoire de fou. La jeune policière est une jolie Indienne, aux gestes mécaniques de mannequin. Menue, frêle, elle compense en faisant résonner ses hauts talons et sa voix, cassante comme celle d'un officier SS. Lui offrir quelques dollars, comme cela se pratique encore couramment dans bien des pays latino-américains, est une idée qui ne m'effleure pas longtemps ! J'insiste pour téléphoner à l'Ambassade de France, mais il est sept heures du matin et on me dit que personne ne répondra avant dix heures et que, d'ici là, je devrai avoir quitté le territoire péruvien... que je me sens en train de contaminer par ma présence.

Après beaucoup de palabres, avec divers agents de police, dont certains n'ont pas l'air totalement insensibles au fait que je serais prêt à payer une amende, une caution, un droit, une rente (que sais-je !), on me conduit finalement au bureau central de la police de l'aéroport. J'y arrive avec toute une cohorte et l'on me pousse à l'intérieur d'une grande salle. Il y a une immense table au milieu et une douzaine d'officiers de police assis autour. Ils ont tous l'air d'avoir abandonné leur journal, leur café, leurs documents, leurs machines à écrire ou leur téléphone pour me regarder entrer. Ils suspendent le temps à ma présence insolite. Ils me regardent en silence. Tous sont Indiens. Et je me rappelle que, contrairement à presque tous les pays d'Amérique du Sud, le Pérou est l'un de ceux qui a la plus forte majorité indienne — peut-être quatre-vingt-dix pour cent. Pour la première fois, j'ai l'impression d'être devant un tribunal où je vais être jugé sur ma tête de Blanc. Je me dis que je suis idiot. J'essaie de parler, de m'expliquer. Ils me laissent patauger dans mon mauvais espagnol. Ma gardienne, la jolie policière, ne dit rien, elle non plus. Et mes regards tombent sur un journal étalé sur la table. En gros tire : « Mitterrand avec la Thatcher ». Puis, un sous-titre révélateur de la solidarité latino-américaine, dans ce Pérou socialiste pourtant : « La France trahit ses amitiés traditionnelles. »

Je sens que toutes mes paroles s'écrasent sur un mur réprobateur de silence indien. Rien ne pourra l'ébranler. La jeune policière me remmène en faisant claquer ses talons plus fort que jamais. Et je

rencontre dans l'escalier, ultime espoir, l'agent de CP Air qui sait déjà toute mon histoire et a télégraphié partout. Il m'annonce le plan à suivre, selon lui le plus économique pour moi, en temps et en argent.

Je vais remonter dans l'avion. Il a téléphoné au consul péruvien de Buenos Aires, qui m'attendra au Consulat pour me délivrer le visa péruvien devant me permettre l'entrée au Pérou quand l'avion repassera à Lima. Cela me semble d'une démente toute administrative, mais puisqu'il le faut, je me dirige vers l'appareil avec le pas d'un condamné. J'embrasse ma femme, explorée à l'idée que je vais me faire tuer à Buenos Aires par une bombe (anglaise) et je m'écroule épuisé dans l'avion.

Nous ne sommes plus que cinq passagers dans le Boeing pour Santiago. On m'apprend que je serai le seul à continuer jusqu'à Buenos Aires. Pour me consoler de ma mésaventure, on me fait passer en



première classe. C'est toujours une illusion agréable, même si la différence de confort n'est pas aussi grande que le prestige qui s'y attache ! Je me noie dans le champagne, la volupté des fauteuils et les histoires des stewards et des hôtesse.

J'avais espéré pouvoir descendre à Santiago sans avoir à aller jusqu'à Buenos Aires. Mais les autorités chiliennes refusent de me laisser mettre le pied sur leur territoire. Je ne me savais pas aussi dangereux. Les journaux montés à l'escabeau pleins de nouvelles à sensation. On y parle beaucoup des victoires argentines, grâce aux Exocets. (Je me dis que ça devrait pourtant arranger mes affaires). Mais quelques journalistes avides d'épouvante posent aussi la question de savoir si l'Angleterre ne se préparerait pas à bombarder Buenos Aires. (C'était bien la peine d'avoir décidé d'arrêter à Lima pour éviter la guerre des Malouines !).

À l'escabeau de Santiago, l'aéroport est

désert. Les Andes à l'horizon sont maintenant un mur noir sous un ciel d'orage, zébré d'éclairs. Courte halte. Décollage sous une pluie torrentielle. L'énorme avion monte à la verticale d'un vol puissant. Et j'ai tout à coup une angoisse et une joie idiotes à me savoir unique passager, livré à cette tempête qui secoue l'appareil et pourrait le disloquer. On m'a dit tout à l'heure que CP Air ne me ferait pas payer mon périple supplémentaire Lima-Santiago-Buenos Aires - Santiago - Lima. Je me dis que si l'orage détruisait l'appareil, CP Air aurait vraiment fait tout ce trajet pour moi et pour rien ! Raisonnement simpliste. Mais parfois ça fait du bien de s'imaginer important, alors qu'on est seulement un tout petit maillon d'une chaîne qui doit tourner, quels que soient les orages.

Le sublime avec les jets, c'est que le mauvais temps ne dure jamais. On vole au-dessus des intempéries. L'orage n'est jamais qu'un désagréable mais court moment à passer. Et les Andes, à travers les déchirures des nuages, valent le déplacement, même intempéstif. Je me console donc, toujours aidé par le champagne et les récits de bord qui continuent !

Je savais ainsi tout du Pérou et de l'Argentine avant d'y avoir passé un seul jour. Au Pérou, il fallait se méfier des voleurs de montres. (On se subtilisera effectivement la mienne à mon poignet, en arrivant, sans que je m'en aperçoive). En Argentine, on ne pouvait vivre qu'avec des dollars américains. Les Péruviens étaient à la fois impassibles et prompts à l'exaltation, les Argentins très européanisés, plus anglais que les Anglais ou plus français que les Français. On me montrait les derniers journaux chiliens où s'étaient les photos des manifestations de solidarité américano-latines de Lima. Foules en délire, banderoles, autodafés des portraits de Reagan, Thatcher, Mitterrand; poings tendus, voitures renversées... Qu'allais-je trouver à Buenos Aires !

Mais mes préoccupations étaient pour le moment plus terre à terre. À mon arrivée, je devais savoir que je disposais de quatre heures pour traverser la capitale, faire tamponner mon passeport et revenir prendre l'avion. J'étais prévenu, on arrivait à 14 heures et on repartait inexorablement à 18 heures. Si je n'étais pas là, on ne m'attendrait pas. Je devrais rester une semaine à Buenos Aires jusqu'au vol suivant, qui d'ailleurs, serait peut-être annulé — en raison des événements. On avait tout prévu. Je devrais aller au comptoir de CP Air, demander Antonio, qui me conduirait au comptoir des taxis Ramirez où je rencontrerais un certain Juan de Palma... Chacun avait son pourboire fixé d'avance en dollars américains. Rien ne pourrait se

passer avec des pesos. J'avais donc dû changer dans l'avion des dollars canadiens (inacceptables) contre des américains. Je devais également payer le taxi qui m'attendait avec ces dollars et tout irait bien après.

À l'arrivée, tout se passe selon le scénario prévu. Quand on quitte l'aéroport, pour s'enfoncer dans Buenos Aires, on prend d'abord la grande « Avenida du Bois de Boulogne » — premier signe, parmi bien d'autres à découvrir par la suite, d'une francophilie que mon chauffeur ne manque pas de me faire remarquer. C'est lourd d'implicite. Mais l'essentiel est de traverser vite la ville, qui est d'un calme olympien. Seules traces du conflit, les immenses affiches de la « Dama de la Muerte », représentant « La Thatcher » en pirate, bandeau noir sur l'oeil, couteau ensanglanté entre les dents, et tenant un drapeau à tête de mort. Mais les foules sont calmes dans ces quartiers chics qui font penser à l'avenue Victor Hugo à Paris, près des Champs Élysées. On a un passage difficile dans de petites rues à sens unique, et je compte les minutes avec inquiétude. Finalement, nous y sommes. Mais mon taxi ne peut pas stationner. On m'avait dit qu'il y en avait pour cinq minutes. Dix peut-être. Il me promet de faire le tour du bloc pendant un quart d'heure. Il est 15 heures 15. Il sera là pour sûr à 15 heures 30, mais pas après. Je suis terrassé par cette nouvelle épée de Damoclès.

Quand j'arrive au cinquième étage de l'immeuble où est le Consulat péruvien, j'ai quelque peine à l'identifier parmi tous les bureaux modestes qui lui ressemblent. Mais c'est là ! C'est bien là, mais c'est fermé ! Personne n'a vu le consul. Personne n'a même l'air de très bien connaître son existence. Finalement, une couturière qui le connaît m'aide à chercher parmi les quelque cinquante Señor Ramirez de l'annuaire, quel peut être le Señor Consul. (Je dois dire, qu'entre-temps, je descends tous les quarts d'heure donner un pourboire à mon taxi, pour qu'il veuille bien continuer à tourner autour du bloc. Et sachez que tous les taxis se ressemblent à Buenos Aires surtout quand vous paniquez.)

À quatre heures et demie, je finis par rejoindre le domicile du consul où l'on me répond fort civilement qu'il sera un peu en retard, ayant été bloqué par la circulation en allant faire son marché. Mais il sera là très bientôt. J'attends encore une longue demi-heure où je crois agoniser. Je suis assis dans un couloir où déferlent des centaines de gens vers des bureaux ou des petites boutiques. J'ai, juste devant moi, les portes de deux grands ascenseurs, qui déversent leur flot de consuls potentiels alternativement, toutes les minutes. Or rien ne ressemble plus à un consul qu'un

Argentin moyen des bons quartiers de Buenos Aires. Il est cravaté de noir sur col blanc amidonné, vêtu d'un complet, parfois un peu démodé mais toujours impeccable. Il a volontiers une petite moustache noire, des cheveux poivre et sel et une cinquantaine portant beau. Il est à n'en pas douter un maître en tango et en baise-mains. J'en vois ce jour-là des centaines. Pas un n'ira droit à la porte que je guette. Il me faut donc repartir. Il est cinq heures et s'il y a un embouteillage, je suis peut-être condamné à rester à Buenos Aires jusqu'à la fin de mes jours ! Après un ultime regard désespéré vers l'ascenseur qui s'ouvre, je décide de descendre par l'escalier. Et la première personne que je rencontre et à qui je tiens ouverte la porte du palier, est un être hirsute et jovial, que son bel embonpoint fait suer et souffler comme un lama qui aurait monté cinq étages à la course. Il n'a ni cravate, ni veston bien repassé. . . mais c'est lui ! Et lui aussi, il m'a reconnu — à mon air désespéré peut-être.



Il ressemblait un peu à la fois à Jacques Fabbri et à Michel Simon. Et je regrette encore mon mauvais espagnol et mon peu de temps, car il me sembla un personnage chaleureux et hors du commun. Il m'avait déjà pris mon passeport, collé d'un large coup de langue expert un magnifique timbre vert, donné un grand coup de tampon quadrangulaire, et un autre circulaire !

Tout cela avait duré trente secondes. C'était fini, je pouvais retourner à Lima achever ma boucle de douze mille kilomètres ; ces quelques gestes rapides allaient me donner le droit d'entrer la tête haute au Pérou ! Je remerciai avec effusion. C'était quatre-vingt-cinq mille pesos — ou quelque somme astronomique approchante. Je n'avais qu'une centaine de pesos. Pouvais-je payer en dollars ?

Claro ! Évidemment.

En convertissant, le tout faisait quatre-vingt-cinq cents ! Je n'avais qu'un billet de

cinq dollars. Le Consulat n'avait pas de monnaie américaine. Cela n'avait vraiment pas d'importance ! — Esta bien !

Mon taxi que j'avais oublié était encore là ! Nous traversons Buenos Aires à tombeau ouvert. Enfin l'aéroport. Il est 6 heures 10. . . Je brandis l'ultime pourboire. Je cours affolé vers la porte de CP Air où toutes les lumières clignotent, indiquant « Embarquement terminé ». L'avion sera-t-il encore là ? Oui, je l'aperçois. Le commandant est à la porte, souriant :

— Ne courez pas, me dit-il, nous vous attendions. Le consul a téléphoné.

J'écrirai plus tard à tous ces gens ma reconnaissance. Pour l'instant, je tombe sur mon siège, un siège. . . puisque je suis encore seul. J'irai ainsi somnambule solitaire jusqu'à Lima. J'ai une envie de pleurer bête, que je noie une fois de plus dans le champagne. (Je n'en aurai jamais tant bu de ma vie et je sais que j'aurai une fameuse gueule de bois pendant trois jours). Mais ça y est. Mon marathon aérien de la stupidité administrative va se terminer enfin. Demain ce sera le bon côté du Pérou, le soleil de Machu Pichu. À Santiago, un agent de CP Air vient me dire que ma femme a été prévenue que tout va bien. Elle m'attend.

Et puis, on arrive à Lima. Il est minuit. L'aéroport est désert. L'équipage passe par une sortie spéciale. Je suis tout à coup pris de panique. Me voilà seul. Tout seul à me diriger vers la sortie fatidique. Car enfin dois-je y croire à ce fragile visa péruvien délivré à Buenos Aires sur un passeport français à quelqu'un qui vient de Toronto ? Je pénètre stoïquement dans le goulot étroit qui mène au poste de police, mon passeport à la main, ouvert à la page idoine et adéquate. Je m'arrête devant la guérite. Il n'y a là, ce soir, pour toute garde qu'un fonctionnaire qui somnole. Je tousse. Je dis timidement : « Señor. . . » Il entrouvre un oeil. Un seul. Il me fait de la tête le signe de passer et se rendort. Sans un regard au visa. . .

J'ai envie de le secouer, de le réveiller, ce mec-là, de lui hurler : Vous ne voyez pas que j'ai fait vingt heures d'avion supplémentaires pour aller chercher ce bout de papier que vous ne regardez même pas ! Mais il s'en fout. Je lui souhaite seulement (à voix basse) d'épouser la petite garce d'hier matin et je sors fouler le sol péruvien auquel j'ai enfin droit. □

Professeur de linguistique appliquée, Pierre Léon est aussi l'auteur de nombreuses oeuvres académiques et de fiction.
